Nouer des liens entre arts, belles-lettres et sciences : entre interaction et distanciation

Anne Perrin Khelissa, Émilie Roffidal

▶ **To cite this version:**

Anne Perrin Khelissa, Émilie Roffidal. Nouer des liens entre arts, belles-lettres et sciences : entre interaction et distanciation. ACA-RES, 2019, Les papiers d'ACA-RES, Actes des journées d'étude, 29-30 novembre 2018, Rouen, Hôtel des Sociétés Savantes. hal-02157590

HAL Id: hal-02157590
https://hal.science/hal-02157590

Submitted on 17 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Référence électronique
PERRIN KHELISSA Anne, ROFFIDAL Émilie, « Nouer des liens entre arts, belles-lettres et sciences : entre interaction et distanciation », *Les papiers d'ACA-RES, Actes des journées d'étude, 29-30 novembre 2018, Rouen, Hôtel des Sociétés Savantes*, mis en ligne juin 2019.

Anne PERRIN KHELISSA
Émilie ROFFIDAL
Laboratoire FRAMESPA – UMR 5136

Nouer des liens entre arts, belles-lettres et sciences : entre interaction et distanciation
Compte rendu des journées d'étude des 29-30 novembre 2018

Les 29-30 novembre 2018 étaient organisées à Rouen les troisièmes journées d'étude du programme ACA-RES, en collaboration avec Markus Castor (directeur de recherche au Centre allemand d'histoire de l'art) et Sylvain Amic (directeur de la Réunion des Musées métropolitains – Rouen Normandie), avec le soutien du Centre allemand d'histoire de l'art, du Laboratoire FRAMESPA UMR 5136, ainsi que du Labex SMS (Structuration des Mondes Sociaux). Il était pour nous important de situer la rencontre à Rouen, ville qui voit une des premières et des plus actives écoles de dessin fondée au XVIII[e] siècle, institution qui a également fait l'objet d'un grand nombre de recherches, avec notamment les travaux de Gaëtane Maës sur Descamps, d'Aude Henry-Gobet et de Morvan-Becker sur l'école de dessin. Les collections et les activités du musée sont d'une grande richesse, l'actualité de l'exposition des dessins nous offraient l'opportunité de lier la réflexion à un échange avec des conservateurs. Par ailleurs notre séjour à Rouen a permis de collecter et de numériser les fonds des Archives départementales relatifs à l'école de dessin. Rappelons que la rencontre marquait le dernier volet d'une série de trois journées d'étude préparant la tenue d'un colloque de synthèse en 2020.

Comme pour les précédentes journées, la diffusion des actes permet de marquer un nouveau point d'étape dans la réflexion et de rendre compte des questionnements soulevés. Le présent compte rendu est complété par les différents articles issus des communications, également disponibles sur la page Hypothèses d'ACA-RES, dans la rubrique des « Publications en ligne ».

Objectifs et mise en œuvre de la discussion

La deuxième journée d'étude de Toulouse avait mis en évidence un phénomène de grande mobilité des acteurs sur tout le territoire français. Loin de n'être qu'un seul axe de circulation entre Paris et la province, les voyages des artistes entre les différentes institutions académiques dessinaient des trajectoires multiples. Souvent aléatoires, dépendant des opportunités de carrière et des réseaux de connaissances, ces voyages mettaient également en lumière de véritable flux de relations entre les académies et les écoles de dessin. Ainsi des axes avaient pu être dégagés, explicitant un processus de transferts artistiques et culturelles[1].

Pour les troisièmes journées d'étude, cette question des transferts artistiques et culturels n'a pas été envisagée d'un point de vue géographique, mais dans sa dimension culturelle, à travers le thème des liens entre arts, belles-lettres et sciences. Alors que l'historiographie véhicule traditionnellement l'image d'un siècle des Lumières porté par

[1] Ces questions ont par ailleurs été approfondies depuis dans Anne Perrin Khelissa, Émilie Roffidal, « Réseaux des académies d'art provinciales et dynamiques des circulations au XVIII[e] siècle », dans *L'art de l'Ancien Régime : sortir du rang*, actes du Congrès annuel du Centre allemand d'histoire de l'art (2018), en cours de publication.

l'union des savoirs, l'analyse des académies et des écoles de dessin de notre corpus montre un rapport plus nuancé du phénomène, « entre interaction et distanciation ». Des institutions embrassent ce projet de complémentarité des connaissances, comme à Rouen et Lyon où naissent des académies des sciences, belles-lettres et arts, mais d'autres villes choisissent plutôt de différencier leurs secteurs de compétences. Toulouse, Montpellier et Marseille érigent des institutions dont les prérogatives sont uniquement artistiques, sachant que l'architecture n'y est pas toujours associée. Les belles-lettres et les sciences s'exercent à part dans la ville, au sein d'autres cercles. Par ailleurs, dans les écoles de dessin, le mouvement de valorisation des arts mécaniques est appréhendé de façon plus ou moins positive. Certains établissements veulent défendre la noblesse des beaux-arts vis-à-vis des arts d'agrément, alors que d'autres souhaitent au contraire faire du progrès des arts manufacturés le fer de lance d'une nouvelle pédagogie. Les ambitions sont distinctes eu égard aux situations locales et demandent des analyses au cas par cas.

Outre les arguments idéologiques qui sous-tendent ces liens plus ou moins étroits entre les domaines de savoirs, des raisons relatives à la structure et à l'histoire des institutions, aux contacts interpersonnels et à l'organisation des corps de métiers dans chaque ville, demandaient d'être interrogées. L'enjeu était de mieux cerner le rôle des arts dans la pensée et les pratiques du XVIII^{e} siècle, de préciser leur impact dans les évolutions de la société et de l'économie du temps, sans perdre de vue que les différentes acceptions du terme « art ». À cette époque il recouvre une définition pratique, celle que nous connaissons familièrement, d'une action de transformation de l'homme sur la nature, mais il implique aussi un aspect théorique, celui de tout objet de connaissance de quelque nature qu'il soit.

Comme pour les précédentes journées d'étude, nous tenions à asseoir la réflexion sur des études de cas précises, traitées dans un temps très court (10 min) pour laisser le temps à une discussion entrecroisant les données. Nous avions par ailleurs introduit les journées d'étude en faisant le point sur l'ensemble des typologies institutionnelles envisagées par notre corpus. Notre introduction s'intitulait : *Des unions paradoxales : les académies d'art provinciales face au projet des Lumières*.

Les quatre axes de réflexion explorés ont été :

. Architecture, peinture, sculpture, des sœurs jumelles ?

Lors de cette séance, la place de l'architecture au sein du système d'enseignement en province a été interrogé dans trois communications :

. Émilie d'Orgeix, directrice d'études à l'École Pratique des Hautes Études, Paris :
« L'ingénieur, les écoles du génie et les arts » ;

. Dominique Massounie, maître de conférences à l'Université Paris Nanterre, Centre de recherche H-Mod/HAR et GHAMU :
« La place de l'architecture et de l'École des arts de Jacques-François Blondel dans l'histoire des académies artistiques provinciales du XVIII^{e} siècle » ;

. Théodore Guuinic, doctorant à l'LIFAM ENSA Montpellier/Université Paul Valéry–Montpellier 3, IRCL :
« L'École des arts, ponts et chaussées de Montpellier sous la Révolution (1787-1796) : un enseignement conjoint des sciences et des arts ».

. L'art est-il utile à l'économie ?

La plupart des écoles de dessin créées au XVIII^{e} siècle, et plusieurs académies artistiques, font de la formation des ouvriers des manufactures un objectif prioritaire. Cet aspect a été exposé par trois intervenants :

. Aude Gobet, responsable du Service d'études et de documentation du département des peintures, Musée du Louvre :
« Jean-Baptiste Descamps, les négociants et les manufactures à Rouen au XVIII[e] siècle. 1741-1791 » ;
. Moïra Dato, doctorante à l'Institut universitaire européen, Florence :
« État des lieux sur la question des rapports entre l'école de dessin et la Grande Fabrique à Lyon : les dessinateurs et marchands fabricants en étoffes d'or, d'argent et de soie » ;
. Céline Paul, directrice du Musée national Adrien Dubouché, Limoges/Cité de la céramique, Sèvres&Limoges :
« La Société d'agriculture, des arts et des sciences de la Haute-Vienne et la mise en place progressive d'un enseignement du dessin ».

Arts et lettres, quelles rencontres possibles ?
Qu'il s'agisse des cercles académiques portant ces deux prérogatives – art et lettres – ou bien de figures individuelles marquantes (collectionneurs et savants, artistes et hommes de lettres), cette relation a fait l'objet de trois conférences :
. Émilie Roffidal, CNRS-laboratoire FRAMESPA, Université Toulouse-Jean Jaurès :
« Marseille, contacts et relations inter-académiques : les liens entre l'Académie des sciences et belles-lettres et l'Académie de peinture et de sculpture » ;
. Véronique Krings, Université Toulouse-Jean Jaurès, PLH EA 4601 :
« Anne-Marie d'Aignan, marquis d'Orbessan, un curieux toulousain, entre arts, littérature et antiquarisme » ;
. Julie Lablanche, Université de Bourgogne Franche-Comté, Centre Jacques-Petit, ELLIADD (EA 4661) :
« Échos de la vie artistique et des progrès techniques dans les éloges, discours et mémoires de l'académie de Besançon ».

Quelles sciences pour les arts ?
L'intérêt croisé de certains académiciens pour ces deux domaines, comme l'apport que constitue la connaissance scientifique pour les artistes, sont des thèmes qui ont été envisagés par :
. Nelly Vi-Tong, Université de Bourgogne, Dijon, Laboratoire Georges Chevrier UMR 7366 :
« Entre les sciences et les arts : les ambitions pédagogiques de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon » ;
. Flore César, Université Paul-Valéry, Montpellier III :
« Des arts dans une ville de sciences, des sciences dans une école d'art : la Société des beaux-arts de Montpellier, 1777-1784 ».
À cette session ont aussi participé François Bessire, professeur de Lettres modernes de l'Université de Rouen, spécialiste notamment de Fontenelle, et Aude Gobet, au sujet de la fondation du jardin des plantes de Rouen.

Deux autres communications ont enrichi le débat :
. Un préambule de Markus Castor intitulé « Les beaux-arts entre métier, science et poésie. Théorème et interdépendances dans les mondes académiques » ;
. Une conférence conclusive de Jérôme Lamy, chargé de recherche CNRS au CERTOP à l'Université Toulouse – Jean Jaurès, présentant le point de vue du sociologue, sur les académies comme « objets-frontières » à l'époque moderne : « Sciences, arts et belles-lettres, les académies entre "travail aux frontières" et "objets frontières" à l'époque moderne ».

Les modérations des séances ont été réalisées par : Émilie Roffidal, Anne Perrin Khelissa, Gaëtane Maës et François Bessire. Tania Vladova, maître de conférences à l'école des beaux-arts de Rouen nous a également fait le plaisir de sa présence. Nous la remercions également pour la mobilisation et la participation de ces étudiants.

Deux visites ont par ailleurs animé ces journées :
. Une visite au musée des beaux-arts de Rouen de l'exposition « Chefs d'œuvre du dessin français des XVI^e^ et XVII^e^ siècle » et de l'exposition-dossier sur l'architecte et dessinateur Jean-Jacques Lequeu (1757-1826), élève célèbre de l'école de dessin de Rouen, organisée en parallèle avec la grande exposition monographique du Petit Palais[2].
. Une visite de la salle de réunion de la Société des Sciences et Belles-Lettres de Rouen par M. Alain de Bézenac, que nous remercions par ailleurs de nous avoir transmis des publications importantes pour nos recherches[3].

Il y a cinquante ans paraissait *Le Siècle des Lumières en province* de Daniel Roche, un ouvrage fondateur, auquel nous souhaitions rendre un hommage anniversaire.

Points saillants et nouvelles perspectives de recherche

Une difficile synthèse

Comme pour les précédentes journées d'étude, l'étendue et la diversité des cas traités appellent à nuancer notre propos. Si de grandes tendances s'observent, dès le départ nous avons voulu faire le point entre les différents cas de figure :

. ***des institutions où les arts sont envisagés de façon « autonome »*** : Reims, Toulouse, Marseille, Montpellier, Bordeaux. Elles peuvent coexister dans une même ville avec des institutions dévolues aux sciences et aux belles-lettres. Par ailleurs, belles-lettres et sciences ne fonctionnent pas toujours de concert ;

. ***des cas où les « arts » sont associés, dans les titulatures, aux sciences et aux belles-lettres***. Ils peuvent voir exister à leur côté des écoles de dessin qui assurent l'enseignement, ce qui n'est pas le rôle premier des académies. Les cas sont nombreux à citer, Rouen, Lyon, Dijon ;

. ***des villes dans lesquelles seules des écoles de dessin existent***. Il s'agit de villes généralement de taille plus modeste, dont l'objectif est « professionnalisant » dirions-nous aujourd'hui.

Donner en préambule ces précisions permet de situer notre point de vue, par rapport aux travaux déjà existants des historiens et des historiens de l'art. ACA-RES s'attache à une meilleure compréhension des arts (beaux-arts et arts appliqués) dans le système global des connaissances du siècle des Lumières.

Les provinces, entre vie culturelle intense et contraintes locales

La vie culturelle et scientifique en province est marquée par une grande effervescence dont une des expressions les plus visibles est la création d'institutions académiques sur l'ensemble du territoire. « Le goût des curiosités intellectuelles rassemble les élites locales

[2] Laurent Baridon, Jean-Philippe Garric et Martial Guédron (dir.), *Jean-Jacques Lequeu. Bâtisseur de fantasmes*, cat. exp. Petit Palais, déc. 2018-mars 2019, Paris, BNF/Éditions Norma, 2018.
[3] François Bergot, *Trésors de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen*, Rouen, Point De Vues, 2009.

dans tout le royaume » souligne Daniel Roche dans les premières pages du *Siècle des Lumières en province*[4]. Une caractéristique majeure émerge, qui s'observe sans doute moins à Paris où les cercles académiques sont plus nombreux et, en un sens, plus élitistes. Dans les provinces, il est fréquent de voir participer à la vie culturelle et artistique non seulement les grands noms de l'aristocratie locale, mais également des entrepreneurs, des commerçants, des « bourgeois » de classe sociale intermédiaire. Ils investissent financièrement dans les établissements de formation, notamment ceux qui délivrent un apprentissage ciblé aux ouvriers des manufactures et aux futurs ingénieurs des travaux publics. Ils participent aussi de leur présence et de leur influence sur le cours des débats, des discussions, voire des contenus pédagogiques. Cette plus grande mixité sociale, qui fait se rencontrer des profils habituellement plus isolés, s'affirme comme agent de progrès culturel.

En outre, la multiplicité des regroupements tient au nombre des membres participants. Chaque ville ne possède pas un vivier de savants, d'amateurs et d'artistes suffisants pour animer une vie intellectuelle intense et démultipliée. Le public, et en conséquence l'« horizon d'attente », n'existent pas toujours. L'Académie de Rouen peut se prévaloir de membres prestigieux, savants, philosophes, qui lui assurent une *aura* ; ce n'est pas le cas dans toutes les villes.

Si le dynamisme culturel des provinces n'est plus à prouver, des situations locales semblent contraindre le développement des idées et des savoirs. Le problème principal n'est pas tant la circulation des connaissances – les correspondances, la circulation des hommes et des œuvres – prouvent suffisamment que les régions, même lointaines ne sont pas enclavées, mais l'opportunité et la qualité de leur diffusion. De façon représentative, a émergé au fil des discussions le problème de la publication *via* l'imprimé des discours, des enseignements et de la production des acteurs des institutions académiques en province. Des gazettes locales permettent la transmission de l'information, somme toute sommaires, alors que les grandes revues nationales, comme le *Mercure de France* et les ouvrages sur les arts, sont davantage le fait des éditeurs parisiens.

Ainsi, par exemple, si les contributions de l'Académie de Besançon sont denses et montrent une pleine imprégnation des réflexions qui animent la République des Lettres, elles ne bénéficient pas de la même visibilité. Il en va de même à Lyon, où il existe un *Traité de peinture* composé par le directeur de l'école de dessin Donat Nonnotte, resté à l'état de manuscrit[5]. Le Languedocien, Jacques Gamelin, pour sa part n'avait pas pu publier son *Traité d'ostéologie*. Au regard de ces exemples, le cas de Jean-Baptiste Descamps évoqué à plusieurs reprises est exceptionnel – l'entregent qu'il entretient à Paris est à ce titre révélateur. Avec son *Discours sur les arts* et son *Voyage pittoresque*, il se présente comme un acteur essentiel de la démocratisation artistique[6]. Plus souvent, il faudrait revenir à une analyse des procès-verbaux des séances pour avoir une exacte connaissance des débats qui ont animé la vie des institutions.

[4] Daniel Roche, *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux. 1680-1789*, 1978, p. 25.
[5] Voir son édition par Anne Perrin Khelissa disponible dans la Bibliothèque numérique de la page Hypothèses ACA-RES.
[6] Gaëtane Maës, *De l'expertise artistique à la vulgarisation au siècle des Lumières : Jean-Baptiste Descamps (1715-1791) et la peinture flamande, hollandaise et allemande*, Turnhout, Brepols, 2016 ; *Idem*, *Le Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant de Jean-Baptiste Descamps (1769) : édition présentée et annotée par Gaëtane Maës,* Turnhout, Brepols, 2018.

L'union des savoirs en question

Un autre point est l'aspect protéiforme de l'activité académique en province. Outre les configurations multiples présentées plus haut, la question de l'articulation des savoirs, entre interaction et distanciation reste une constante. Si « l'union des savoirs » est régulièrement mise en avant et s'inscrit dans l'esprit encyclopédique des Lumières, de façon concomitante, une forme de « spécialisation » est revendiquée. Par ailleurs, imaginer que la peinture et la sculpture sont isolées face au *consortium* sciences et belles-lettres est une erreur : à Marseille par exemple, les sciences et les belles-lettres entrent en concurrence.

Une multiplicité d'imbrications existent, tout comme leur contraire : des liens interinstitutionnels sont affirmés comme à Marseille où les membres de l'Académie des sciences et belles-lettres sont membres de droit de l'Académie de peinture et de sculpture ; une séparation tranchée s'observe à Montpellier, où les institutions sont séparées – elles ne se rendent pas d'invitations, ni même ne se mentionnent dans leurs délibérations respectives. La présence d'une école de dessin au sein d'une académie dévolue aux sciences et belles-lettres facilite les points de contacts entre les différents domaines, à l'instar de ce qui se passe à Dijon.

L'absence de liens interinstitutionnels n'est toutefois pas le signe d'une absolue étanchéité entre les « arts ». Des rapprochements sont mis en place et nourris par des individus qui ont un rôle de passerelle. Le cas de Montpellier est intéressant à ce titre, avec la figure de Philippe-Laurent de Joubert, collectionneur d'objets d'art et d'objets scientifiques, qui eut un rôle central dans la constitution des collections de la Société des beaux-arts et le choix des enseignants. L'importance des individus est une constante : autre exemple, celui du marquis d'Orbessan qui montre les différents points de contact entre les lettres, avec une prédilection pour une approche « antiquariste », et les arts, qui se matérialise dans le champ académique.

Le dialogue entre les savoirs passe également par la pédagogie. Il est alors utile d'interroger la place des enseignements, hors ceux du dessin. L'appel à d'autres disciplines se fait ainsi dans un cadre bien précis. C'est le cas emblématique des cours de médecine et d'anatomie, délivrés par un médecin, pour aider les futurs artistes à mieux comprendre le corps humain. À Montpellier, l'étude se fait d'abord à partir d'écorchés qui sont achetés par l'institution, puis des cours sont dispensés par le peintre Jacques Gamelin et par la suite des médecins deviennent professeurs : Amoreux, Méjan, Lafabrie (ce dernier prononce même un discours lors de la distribution des prix en janvier 1786). Dans le cadre des académies pluridisciplinaires, cet enseignement se fait naturellement au sein de l'institution. Il est même complété par des cours spécifiques comme celui d'accouchement (Dijon). Autre exemple : celui des mathématiques enseignés dans les académies « autonomes » (Marseille, Montpellier, Bordeaux, Poitiers, Lille, *etc*.). Ailleurs, cet enseignement cohabite dans des institutions séparées (Reims, Besançon). La place des mathématiques est souvent déterminée en lien avec celle de l'architecture. À Montpellier, son étude est encouragée, mais la mise en place est tardive. Pour cela, il est fait appel à des architectes de renom (mais peu assidus). Finalement, l'architecture sera véritablement enseignée à Montpellier avec la fondation de l'École des arts, ponts-et-chaussées où, en 1786, Charles-Étienne Durand, ancien élève de la Société des beaux-arts devient professeur.

L'utilité comme moteur commun des formations académiques

La plupart des initiatives mettent au premier plan l'argument de l'utilité. Les besoins de la culture matérielle, la nouvelle organisation des territoires avec le travail de relevé des ponts et chaussées, l'amélioration de la circulation, l'assainissement et l'embellissement des

villes, le mouvement des populations vers les villes, modifient les attentes. Les arts d'agrément deviennent les arts « utiles » et les Sociétés d'agriculture voient le jour pour accompagner ce mouvement. On discute de l'utilité des uns et des autres et, dans ce « concours », les arts trouvent leur place, alors que les lettres semblent prendre une coloration de simple « délassement » gratuit (Marseille).

De façon récurrente dans les discours des académies, dans la presse de l'époque, s'exprime l'idée selon laquelle les écoles de dessin répondent à une urgence sociale. Les académies d'art répondraient elles aussi à une urgence artistique, celle de redresser le goût. La notion d'utilité est constamment répétée, qu'elle ait des applications pratiques ou des répercussions esthétiques. Les académies artistiques et les écoles de dessin, à côté des discours théoriques, proposent des exercices pratiques qui sont valorisés comme autant d'expérimentations concrètes. Au demeurant, la question sous-jacente qui point est celle de la nécessité de former le plus grand nombre, en s'inquiétant des conséquences d'un accès trop large, trop général aux connaissances des élites.

Il apparaît que les idées, les théories, les préceptes, les savoir-faire qui s'échangent au cœur des assemblées académiques et des cours de dessin agissent potentiellement sur le cours de l'organisation artistique et sociale. Ainsi est-il dangereux, semble-t-il, de « trop » former des jeunes dont les ambitions personnelles pourraient ensuite dépasser leur statut de naissance. Les peintres et les sculpteurs se verraient menacés par les gens de métiers qui bénéficieraient nouvellement d'une formation. Les ingénieurs des ponts et chaussées pour leur part jouent un rôle de plus en plus important, déstabilisant l'organisation qui donnait jadis la primeur à l'architecte. Les élites du savoir qui entendent garder leurs privilèges sociaux et symboliques défendent l'idée qu'un vernis culturel est suffisant.

Ces tensions entre corps de métiers et académies sont particulièrement sensibles dans le cas des ingénieurs militaires. On s'aperçoit aussi que dans les villes où l'activité artisanale est dense, comme à Lyon et à Limoges, la présence d'une école de dessin principale n'exclue pas l'existence d'autres écoles privées, ou au moins de projets qui ont des velléités semblables. Ainsi les académies d'art et les écoles de dessin ne sont pas, de loin, les seules structures qui assurent un enseignement artistique. De plus, chaque ville se dote d'un enseignement au plus près des besoins locaux : architecture civile et navale à Marseille et Bordeaux, architecture économique à Montpellier, architecture civile et militaire à Poitiers. Cet essor de l'enseignement est prolongé sous la Révolution avec les écoles centrales. Ces dernières tentent justement de réunir ces divers lieux des apprentissages qui s'étaient multipliés.

Au terme de ces journées d'étude, il apparaît que le thème du génie des lieux, que nous portions comme l'hypothèse d'une des préoccupations principales des écoles de dessin et académies provinciales, n'a guère eu de prise dans les discours et débats envisagés. Il semble plutôt avoir été un argument stratégique de légitimation au moment des fondations des institutions, plus qu'une ambition posée comme telle dans la vie intellectuelle des institutions. Il a pu aussi être une lecture historiographique formulée *a posteriori*. L'organisation pratique du territoire, son étude à travers les fouilles archéologiques, les collections d'œuvres et de livres constituées pour stabiliser l'enseignement, furent autant de pierres posées pour consolider une culture patrimoniale locale, ouverte vers l'extérieur.

Par ailleurs, le fait d'avoir envisagé les arts au regard des autres disciplines a ajusté notre point de vue. Au regard des sciences, les beaux-arts semblent avoir mobilisé moins

d'attention. La raison tient sans doute à cette injonction prédominante à être utile, ce qui expliquerait aussi que les belles-lettres prennent du recul dans les centres d'intérêts académiques. Les arts pénètrent les projets principaux de développement économique et sociétaux à travers la pratique du dessin, matrice de l'ensemble des savoirs. C'est le dessin qui rend les arts universels et qui les met sur la voie d'un progrès possible. À ce sujet, relevons une remarque d'une personne dans le public, étudiante à l'école des beaux-arts de Rouen : pourquoi le dessin n'est-il plus enseigné – voire est-il dévalorisé – aujourd'hui dans l'enseignement de l'école des beaux-arts ? Cette question renvoie aux desseins donnés à l'art en société.